

ANNÉE 1824.

JEUDI 29 juillet.

Wathy

nsbergh.

MM. les abonnés de l'extérieur, qui éprouveraient quelque interruption dans la réception de la feuille, sont priés d'en informer l'éditeur; bien qu'aucun retard ne puisse provenir du bureau du journal, où les expéditions se font, chaque jour, avec la plus scrupuleuse exactitude.

EXTÉRIEUR.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Santiago (Chili), le 10 mars. — On se rappelle que des propositions avaient été faites par le libérateur Bolivar au commandant en chef de l'armée espagnole au Pérou, La Serna, dans la vue de mettre un terme à la guerre de ce pays.

La Serna consulta tous les généraux de l'armée sur les dépêches de Bolivar; tous, à l'exception d'un seul, furent d'avis que, vu les derniers événements d'Espagne, il convenait aux intérêts généraux de l'armée et du Pérou de prendre en considération les propositions faites au général; en conséquence, La Serna répondit à Bolivar qu'il était prêt à entrer en négociation.

À la réception de cette réponse, Bolivar se hâta de retourner à Lima, afin de s'entendre avec le congrès et le président de la république.

On ne sait point ce qui fut décidé; on croit seulement que quelques-unes des bases du traité indiquées par le général espagnol sont de nature à ne pouvoir pas être entièrement admises, et à rendre une discussion verbale nécessaire pour arriver plus promptement à un résultat. C'est pour cette raison que le comte de San-Donas, ministre de la guerre au Pérou, et un membre du congrès, partirent de Lima à la fin de décembre pour se rendre au quartier-général La Serna. On ajoute qu'ils avaient déjà plusieurs fois rendu compte à leur gouvernement des progrès de la négociation dont ils sont chargés; de sorte qu'en ce moment même, il est très-probable que les négociations sont heureusement terminées.

Il paraît néanmoins que le Pérou ne sera par encore entièrement pacifié. Un des généraux de l'armée espagnole (don Pedro Antonio de Olaneta, celui qui n'a pas répondu à l'ordre que La Serna lui avait adressé, de convoquer un conseil d'officiers pour demander leur sentiment sur les ouvertures faites par Bolivar), s'est révolté contre son général dès qu'il a été informé que celui-ci était disposé à négocier avec les républicains. Cet événement a eu lieu dans les premiers jours de janvier; et le 20 de ce même mois, le général Olaneta commença ses mouvemens hostiles contre la ville de Potosi dont il s'empara.

À la nouvelle de cette défection, le général La Serna fit partir de Jauja un fort détachement pour protéger les autres villes dont Olaneta paraît aussi avoir le dessein de s'emparer, et pour en rallier au besoin, les garnisons, afin de se mettre à la poursuite de ce chef, jusqu'à ce que sa division, qui est forte d'environ 2000 hommes, soit entièrement soumise ou détruite.

P. S. Le secours de 3000 hommes envoyé par le Chili est arrivé à Callao, il a rejoint l'armée de Bolivar.

GRÈCE.

Missolonghi, le 10 juin. — Les derniers numéros des Chroniques grecques contiennent deux lettres curieuses: la première est adressée par le commandant en chef de l'armée turque au général grec de Livadie:

Le visir Mohammed-Emin-Pacha, par la grâce de Dieu, généralissime de Romélie, commandant des défilés, séraskier plénipotentiaire, etc., etc.

(Ici est l'empreinte du sceau.)
Honorables capitaine Panourias, chefs civils de Salona et autres rayas (sujets), après vous avoir salués, nous vous faisons savoir que c'est contre notre espoir et avec la plus vive affliction de cœur que nous voyons que les maux de la guerre et les malheurs continuels qui, depuis trois ans, ont pesé et continuent encore à peser sur vous, ne vous ont pas servi de leçon pour vous faire revenir de vos erreurs, vous faire mettre un terme à vos tentatives de rébellion, et vous faire obtenir, par notre intervention, la clémence de notre

puissant et bienheureux empereur; pour vivre dorénavant, comme tous les peuples policés, en repos à l'ombre de sa protection impériale. Deux choses paraissent agiter vos esprits, et vous détourner de revenir à un repentir salutaire: Vous espérez d'abord fatiguer à la longue les forces de sa hauteesse, et réussir ainsi dans un projet insensé sous tous les rapports. Plus vous persévérerez dans vos entreprises criminelles, plus vous irriterez la colère de sa hauteesse, vous la réduisez, par cela même, à l'absolue nécessité de redoubler d'efforts pour vous soumettre et abaisser votre arrogance.

Un second motif qui vous retient encore au moment de revenir de votre erreur, c'est que vous craignez que la haine et l'inimitié de sa hauteesse contre vous ne soient implacables. Quelle erreur! la clémence et les sentimens d'humanité, si naturels à sa hauteesse, se manifestent même en faveur des étrangers; à plus forte raison les répandra-t-elle sur vous qui êtes ses créatures et son *emanetullah* (dépôt confié par Dieu.) Bannissez donc de votre esprit ces idées insensées; revenez de vos erreurs; repentez-vous sincèrement, et venez implorer librement la clémence sans bornes de sa hauteesse, dont je vous assure que vous obtiendrez de suite d'éclatans témoignages. Moi-même, en ma qualité de plénipotentiaire, je vous accorde même dès-à-présent une amnistie entière pour le passé. Hâtez-vous de faire réponse à ma lettre. Puissent mes discours vous inspirer des sentimens salutaires! Dans le cas contraire, vous serez responsables devant Dieu du sang des innocens, des femmes et des enfans sans défense qui sera répandu, et qui retombera sur votre tête.

Réponse du général grec

Salona, le 16 mars.

Panourias, général du gouvernement suprême des Hellènes, souhaite à Mohammed-Emin-Pacha beaucoup de plaisir.

J'ai reçu la lettre, en date du 3 de ce mois, que vous m'avez adressée. À votre arrivée dans une province voisine, j'avais entendu avec plaisir parler de vous comme d'un homme supérieur, par la noblesse de ses sentimens, aux généraux turcs qui vous ont précédé, et c'est avec un vif regret qu'à la lecture de votre lettre je suis revenu de cette erreur.

Vous parlez, dans cette lettre, des maux que, dans cette guerre, les Grecs ont fait souffrir aux musulmans; mais ces maux ne pourront jamais entrer en comparaison avec ceux dont vous avez si long-tems accablé les Grecs. Quant aux malheurs dans lesquels vous croyez que cette guerre nous a entraînés, ils sont pour nous autant de plaisirs: endurcis aux privations et aux fatigues que votre domination de fer nous a rendus habituelles, nous trouvons notre position actuelle fortunée; ce n'est qu'à des hommes énervés par la mollesse qu'elle peut paraître malheureuse.

Quant à notre révolution, nous ne l'avons point entreprise, comme vous paraissez le croire, par inconsidération et sans réfléchir sur ses conséquences. Ce n'est qu'après avoir souffert patiemment, pendant quatre siècles, en attendant que votre gouvernement adoucit sa conduite tyrannique, que nous avons pris notre résolution. Convaincus de son incorrigibilité, nous avons arboré l'étendard sacré de la croix, couru tous aux armes, brisé le joug de la tyrannie, et délivré notre patrie qui souffrait depuis quatre cents ans. Tous les peuples policés saluèrent notre mouvement du titre d'entreprise noble et généreuse.

C'est encore une erreur de votre part de nous traiter de rebelles. Ce nom ne convient qu'à ceux qui prendraient les armes contre un souverain légitime et gouvernant ses sujets avec justice. Vos empereurs auraient bien eu le tems de changer de conduite en quatre siècles. Vous ne nous faites cette concession que lorsqu'il n'est plus tems. Les Grecs ont rétabli leur gouvernement légitime qu'ils chérissent, et sous lequel ils vont jouir d'une liberté sage et respirer l'air de l'indépendance; ils ne se paient plus des propositions du divan, qu'une longue expérience leur a appris à regarder comme des contes propres à n'amuser que des enfans.

Quant à la clémence sans bornes de sa hauteesse, les Grecs en sont, depuis long-tems, rassasiés; et, d'un autre côté, il n'en ont plus besoin aujourd'hui; sa hauteesse peut en

faire usage partout ailleurs. Quels sont, au reste, les torts que vous croyez que nous ayons à nous reprocher à votre égard, et pour lesquels nous aurions besoin de clémence ? Les Grecs n'ont point répandu le sang des Turcs innocens, tandis que vous avez fait couler par torrens celui des nôtres. C'est donc sans aucune raison que de prétendues cruautés de la part des Grecs, cruautés qui n'ont existé que dans l'imagination de leurs ennemis, irritent la colère de votre souverain ; ce qui d'ailleurs, importe fort peu aux Grecs.

Puisqu'enfin vous voulez vous informer des sentimens qui nous animent aujourd'hui, je vais vous les exposer en peu de mots : les Grecs pensent n'avoir encore que commencé à remplir les devoirs importants que leur impose l'origine qu'ils tirent de leurs illustres ancêtres, qui ont civilisé le monde et inspiré à tant de nations l'amour de la liberté ; ils ne souffriront plus d'être tributaires ; ils veulent leur indépendance pleine et entière ; et, pour y parvenir, ils ne demandent pas quel est le nombre des ennemis ; mais où sont ces ennemis, où va s'ouvrir un nouveau champ d'honneur. Ils croient voir devant eux leurs ancêtres leur rappelant sans cesse leur devoir, et une foule innombrable de chrétiens innocens dont le sang, injustement répandu, crie vengeance.

Tels sont les sentimens qui animent les Grecs, et dont vous pouvez instruire votre empereur. Dans le cas où le gouvernement turc aurait dorénavant quelque communication à faire, il ne doit plus s'adresser qu'au gouvernement de la Grèce, dont les puissances, dans leurs rapports avec notre pays ; reconnaissent l'existence. Quant à moi, je recevrai seulement celles de vos lettres qui concerneraient des affaires particulières ou personnelles ; et je m'empresserai d'y répondre.

ESPAGNE.

Madrid, le 16 juillet. — M. Ofalia, premier secrétaire-d'état, renvoyé du ministère, est exilé à Almeria. L'influence du cabinet russe a prévalu sur tous ceux de l'Europe réunis. On ne peut en cette occasion s'empêcher de reconnaître aussi les efforts de la junte apostolique, qui triomphe de toutes les difficultés qui s'opposent à ses desseins (1).

— Le général Capapé va passer à un conseil de guerre. On a voulu le faire sortir de prison, mais il a désiré, au préalable qu'on le jugeât ; il n'est pas probable qu'il subisse une condamnation.

— La nomination du baron d'Eroles à la vice-royauté du Pérou, que les journaux ont annoncée il y a quelque temps est dénuée de tout fondement.

— La *Gazette* de ce jour contient des nouvelles du Pérou, sous le titre de *Correspondance officielle*. (2)

La première dépêche est du vice-roi Laserna, et datée du quartier-général de Lampa, le 30 septembre. Il se loue extrêmement de la coopération du général Valdès, et du zèle de tous les officiers et soldats de son armée. L'armée révolutionnaire commandée par Santa-Cruz et Gamarra peut être considérée comme réduite à rien. Elle a perdu toute son artillerie ; on lui a pris 1500 hommes dans sa fuite, dont 70 officiers.

— La frégate américaine le *Mercur*, arrivée de la Havane à Gibraltar, y a remis des lettres de la Vera-Cruz et d'Alvarado, des 7 et 9 mai. Pendant que le congrès mexicain proclamait Nicolas Bravo, dictateur, les provinces de Guadaluajara, Zacatacas et Queretaro proclamaient Iturbide. La plus violente fermentation régnait à Mexico.

— Les nouvelles de la Havane sont du 25 mai. La *Sabine* avait été expédiée au fort de Saint-Juan-d'Ulloa, avec des troupes et des munitions de toute espèce. La frégate la *Fama* y était arrivée de Cadix, avec plusieurs vaisseaux marchands.

On a reçu l'avis à la Havane que les étrangers sortis de Mexico sous escorte, sont arrivés à Xalapa avec 1,300,000 piastres.

Des cris de *vive l'empereur Iturbide!* se sont fait entendre à Alvarado : un malheureux a été saisi par les républicains, et pendu sur l'heure.

— Le gouvernement espagnol a les craintes les plus sérieuses sur le sort de la Havane ; on dit que les Colombiens, qui bloquent étroitement le port, favorisent, en outre un soulèvement des noirs contre les blancs.

Barcelone, le 14 juillet. — On nous écrit de Madrid que toutes les lettres venant du Portugal y ont été brûlées, que

(1) Pour marcher de pair avec les autres journaux nous annonçons pour la 4^e fois l'exil et la destitution de M. d'Ofalia, nouvelle dont l'authenticité n'a jamais été contestée. (voyez n. 97, 100 et 101) bien que peut-être on l'annoncera encore demain, nous prenons l'engagement de n'en plus parler.

(2) Il règne beaucoup d'obscurité dans les affaires de l'Amérique méridionale. Les journaux de tous les pays diffèrent de langage ; mais parmi ceux qui se sont signalés par d'intrépides mensonges la gazette de Madrid est au premier rang. Les nouvelles que nous donnons aujourd'hui sous la rubrique Amérique méridionale, sont à la vérité d'une date ancienne ; mais nous les tirons d'une source plus pure, le Constitutionnel. Depuis d'autres événemens peuvent avoir eu lieu au Pérou, mais nous n'en tenons pas moins les rapports du Constitutionnel plus dignes de croyance, que tout ce qu'on a publié jusqu'à ce jour. Quant au Mexique, le départ de M. Morier, chargé d'affaires d'Angleterre près de la république mexicaine (Voyez art. Londres) est une preuve assez forte que le gouvernement britannique, n'ajoute que peu de foi aux nouvelles défavorables qu'on publie sur cette contrée. Quant à la Colombie voyez les détails donnés par le *Courier anglais* dont la vérité est à peine contestée par les journaux vendus. (Notes du rédacteur.)

le baron d'Eroles était sur le point de se rendre en Catalogne que le frère du général l'Empécinado, y a été arrêté. La province de l'Estramadure est loin d'être tranquille.

— Un ordre du gouvernement enjoint à tous les Espagnols domiciliés dans les villes et villages près la côte, et ay ant fait partie des armées constitutionnelles, d'abandonner leurs demeures et de se rendre dans l'intérieur de la Péninsule.

— Voici des faits récents dont la connaissance fera apprécier l'espèce de tranquillité dont, suivant certaines gens, on jouit en Espagne : à Albiol, un riche propriétaire vient d'être assassiné sur un soupçon d'être négro. A Vilaras, un riche fabricant a vu tous les métiers de sa fabrique brisés, et ses machines brûlées, pour le même motif. Près de la Guardia, on a trouvé les cadavres de plusieurs personnes qu'on dit avoir été assassinés par vengeance. A Saual, un paisible habitant a été poignardé par des volontaires royaux, à cause de ses opinions constitutionnelles. A Figuières, un vieillard respectable a été arraché par une patrouille française des mains d'une troupe de fanatiques qui voulait l'assommer à coups de bâton. A Barbesans, près de Tortose, une bande de voleurs fait les plus grands ravages. A Guisona on a pillé des magasins et plusieurs maisons de campagne isolées. La misère enfin et le tirage au sort mettent le comble à tant de désastres, et des villages entiers dans le district d'Urgel ont été abandonnés par leurs habitans faute de vivres ; dans Lampourdan les jeunes gens prennent la fuite lorsque le tirage approche. Tel est le tableau qu'offre la Catalogne ; quoiqu'un orateur de la chambre des députés de France ait affirmé que la plus grande tranquillité régnait en Espagne.

Bayonne, le 20 juillet. — Les lettres de Lisbonne sont du 10 courant ; elles gardent toujours le plus profond silence sur l'arrivée en Portugal des troupes anglaises.

— Il n'est plus question de la franchise du port de Lisbonne, dont on a parlé il y a quelque tems.

— Les lettres de commerce des provinces voisines d'Espagne annoncent que des scènes tumultueuses ont eu lieu sur plusieurs points. A Valladolid on a pénétré de vive force dans quelques maisons et cassé les vitres de plusieurs autres. A Palencia un marquis a été tué. A Bilbao quelques coups de bâtons ont été échangés entre des volontaires royalistes et d'anciens miliciens. (Étoile.)

ANGLETERRE.

Londres, le 23 juillet. — M. Morrier, récemment nommé chargé d'affaires d'Angleterre près la république du Mexique, part la semaine prochaine à bord de la frégate le *Diamant*, capitaine Nieper. Cet agent emmène avec lui sa famille et toutes les personnes attachées à sa légation, preuve certaine que sa maison n'est pas considérée comme temporaire. (Morning-Chronicle.)

— Le *Courier* soutient toujours que le gouvernement français est disposé à entretenir des communications amicales avec les nouveaux états de l'Amérique du Sud.

— Le *Star* paraît concevoir une opinion contraire ; de moins il dit, d'après des lettres particulières de Paris, que plus d'un gouvernement de l'Europe prêterait son assistance à l'Espagne pour recouvrer ses possessions de l'Amérique Méridionale.

— Le *Sun*, journal ministériel, annonce que son correspondant de Francfort lui a donné l'importante et très-alarmante nouvelle que le congrès des ministres réunis à Johannesburg, a pris la décision suivante : « Assistance sera donnée à l'Espagne pour recouvrer ses colonies de l'Amérique du Sud. » Cette décision, dit le journal, a été prise sur les représentations de l'Espagne. La nouvelle que nous venons de rapporter met à la fois en danger la paix de l'Europe et explique d'une manière très-peu satisfaisante les manœuvres navales de la France et de la Russie, manœuvres qui ont lieu précisément au moment où la décision du congrès rend nécessaire que les escadres de ces deux puissances soient mises en mouvement.

— Le *Courier* revient encore sur la reconnaissance, par le gouvernement anglais, de la république de Colombie, et s'efforce, dans un long article, de prouver l'opportunité de cette mesure, attendu que ce nouvel état offre toutes les garanties que la prudence puisse exiger.

— On écrit de Deal, à la date d'hier : La frégate russe *Protonia* de 44 canons, capitaine Kzains, est arrivée hier soir dans la rade des Dunes, et a remis à la voile ce matin ; elle était partie de Cronstadt et devait toucher à Brest et à Gibraltar. Une escadre russe composée de deux vaisseaux de ligne et de six frégates, était sortie de Cronstadt pour aller croiser à l'ouest des Orcades. On a appris hier dans la capitale l'arrivée de cette escadre dans la rade de Copenhague. Elle a quitté cette rade et s'est dirigée vers le Sund, et l'on a entendu le bruit que sa mission était de croiser dans les eaux de l'Islande. Il est difficile de croire que l'empereur de Russie détacherait une de ses escadres pour une mission aussi peu profitable. Il y a plus de probabilité à supposer que cette escadre a ordre de passer le détroit de Douvres (le pas de Calais) et de descendre le canal (la Manche), car en suivant la première de ces deux routes, elle a la chance d'arriver au-delà de l'Angleterre sans avoir été aperçue, au lieu qu'en prenant l'autre elle pourrait faire soupçonner le but pour lequel on l'a expédiée. (V. art. Paris.)

— On avait remarqué, par un avis publié hier dans les journaux que le montant des approvisionnements de marine pour lesquels il sera passé cette année des marchés en France, était fixé à 21,000 tierçons, ce qui est plus que le double de la quantité achetée l'année dernière et la précédente. Une autre circonstance qui a excité l'attention, c'est que les approvisionnements doivent être faites beaucoup plutôt que l'été dernier.

— Le *Courier* assure que M. Hurtado, agent colombien, qui, depuis quelque tems, sollicite des passeports pour Paris, les a reçus aujourd'hui de la part du gouvernement français.

FRANCE.

Paris, le 25 juillet. — Une dépêche télégraphique annonce qu'une frégate russe a mouillé hier à Brest.

Cette frégate est la *Pravorina* (l'Aigle), commandée par M. Kazins, capitaine de vaisseau. (V. art. Londres.)

Au moment de son départ de Cronstadt, une division navale française, commandée par M. Lecoupé, capitaine de vaisseau, se trouvait en ce port; cet officier s'est pressé de mettre à la disposition de M. Kazins son pilote côtier, pour le dispenser d'en demander un à son arrivée devant Brest.

— Depuis quelques jours on parle de rapprochement entre M. de Chateaubriand et le ministère: le silence du *Journal des Débats*, après tant et de si violentes attaques, semble confirmer ce bruit, et les feuilles ministérielles, après avoir gémi pendant un mois sur la *monstrueuse alliance*, commencent à espérer qu'elle n'aura pas lieu. (*Journal de Commerce*.)

— Il est question d'une ordonnance royale qui prorogerait la session des chambres jusqu'au mois de décembre prochain, et d'une autre qui fixerait au 6 janvier 1825, l'ouverture de la prochaine session. La chose n'est pas improbable, quoique ce ne soit qu'un bruit, et un bruit recueilli par la *Quotidienne* toute seule.

— Tandis que le *Courier anglais* affirme que l'Angleterre n'enverra pas de troupes en Portugal, on lit dans le même journal que le chargé d'affaires de Hanovre et l'ambassadeur portugais se sont réunis chez M. Canning, et ont eu une longue conférence.

— Nous apprenons de Toulouse que le jeune Carrel, l'un des réfugiés français compris dans la capitulation de Liers en Catalogne, qui était traduit devant le conseil de guerre séant à Toulouse, vient d'être acquitté par ce conseil de l'accusation capitale portée contre lui.

— Nous lisons dans la *Gazette de Madrid*, du 13 courant, une adresse de l'archevêque de Grenade à ses diocésains; ce prélat y dit entre autres choses: « Sont ennemis de la patrie ceux qui, sous prétexte de la défendre, attisent le feu de la discorde et de la vengeance. »

Le reste de cette lettre pastorale prouve que l'anarchie et le désordre règnent plus que jamais en Espagne, malgré les assertions de tous les journaux fanatiques.

— On dit que le comte d'Espagne vient d'être nommé ministre de la guerre, en remplacement de M. de la Cruz démissionnaire.

— La cour d'assises de la Meuse vient de s'occuper d'une cause relative à un crime bien rare heureusement dans les fastes de nos tribunaux. Barbe-Rose Châtelet, âgée de 27 ans, journalière, née et demeurant à Dugny, canton et arrondissement de Verdun, département de la Meuse, a été convaincue d'avoir, dans la soirée du 31 décembre dernier, tiré volontairement un coup de pistolet chargé à balle, sur la personne de Nicolas Châtelet, son père, lequel est mort quelques heures après des suites de sa blessure. Le but du crime était de se débarrasser d'une pension alimentaire. Cette fille, qui avouait tout, a montré dans les débats une odieuse assurance. Le jugement avait été retardé par l'état de grossesse où se trouvait l'accusée, dont l'enfant est déposé à l'hospice. La fille Châtelet a été condamnée au supplice des parricides; elle s'est pourvue en cassation.

BOURSE du 24 juillet. — 5 p. 0/0 consol. — Jouiss. du 22 mars 98 fr. 95 c. — Act. de la Banque...

INTÉRIEUR.

LIÈGE, LE 28 JUILLET.

Par arrêté du 18 de ce mois, S. M. a nommé:

Juge d'instruction au tribunal de première instance de Luxembourg, en remplacement du Sr. Tesch, démissionnaire, M. J.-B. Winckell, avocat à Luxembourg.

Juge au même tribunal, en remplacement du Sr. Simonin, décédé, M. Willmar, avocat.

— L'opéra de *Freischütz*, par Weber, a été représenté à Londres avec le plus brillant succès. La magie joue un grand rôle dans cet ouvrage, où l'on voit figurer successivement des reptiles, des fantômes, des météores, des chars de feu, et une chasse dans laquelle le squelette d'un cerf est poursuivi par des squelettes de chiens, de chevaux et de chasseurs. La musique était comparée par quelques amateurs à celle de Mozart; mais l'événement ne paraît pas avoir justifié ce parallèle. On y a remarqué d'admirables passages; mais en général on lui reproche d'être plus instrumentale que vocale. Cette production jouit toutefois en Allemagne d'une très-grande réputation.

— Le *Stradivarius* de Viotti vient d'être vendu en vente publique, à Paris, 3,800 fr.

— On a repris depuis quelques jours à Paris les représentations du *Paria* de M. Delavigne. *L'Etoile* contient sur cette pièce un article foudroyant dont M. Delavigne ne se relèvera pas. Il y est prouvé, que la pièce est invraisemblable d'un bout à l'autre, que la marche en est lente et monotone, que l'action n'a point d'intérêt, qu'aucun caractère n'est développé, que rien ne va graduellement, que tout arrive par saccades.

« Le sujet et la jeunesse de l'auteur, ajoute le critique impartial, suffisent pour expliquer tous ces défauts; mais ce qui ne

s'explique pas, c'est qu'un jeune homme venu après la révolution, nous ressuscite toutes les opinions qui l'on faite. Disons-le: le *Paria* est un scandale dans un tems comme le nôtre. » Pour le coup, voilà une découverte à laquelle on ne s'attendait pas, et veut-on savoir les vers qui paraissent irréligieux au journaliste ministériel, les voici:

La mort rassemblera cette famille immense,
Dieu nous appelle tous; le Brame qui l'encense
Et l'enfant du désert repoussé des autels,
Reposeront unis dans ses bras paternels.

Mais ce qui console le critique d'un pareil délire (ce sont les expressions), c'est le succès que vient d'obtenir une tragédie tirée des Martyrs de M. de Chateaubriand. On comprend ce que tout cela veut dire. M. Delavigne ne sera point élu au fauteuil vacant; c'est par votre influence que le premier poète français est exclu de l'académie, et bien ou mal, vous tâchez de vous justifier; la plume éloquente de M. de Chateaubriand, vous a effrayé pendant quelques jours, et déjà vous pensez à la réconciliation.

Extrait de la Gazette-Universelle d'Augsbourg:

Smyrne, le 17 juin — Le passage des troupes asiatiques, a été l'occasion de grands excès, et nous a causé de vives alarmes. Des Grecs ont été assassinés dans plusieurs quartiers, ce qui a fait suspendre toutes les affaires; toutes les boutiques du quartier des Francs ont été fermées pendant deux jours. Le 12, les consuls Francs se sont rendus chez le pacha, pour lui faire des représentations. La tranquillité est rétablie aujourd'hui; mais les inquiétudes continuent, parce que les asiatiques qu'on embarque sont animés contre tous les chrétiens d'une fureur qui ne connaît pas de bornes.

Une déclaration émise le 8 juin par le sénat grec a fait beaucoup de sensation à Constantinople. Elle est ainsi conçue:

Comme le gouvernement grec a acquis l'expérience que beaucoup de capitaines de navire, sous différens pavillons européens, poussés par la soif du gain, et se flattant que les bâtimens grecs respecteraient leur pavillon, d'ailleurs honorable, prennent, à Constantinople, Alexandrie et dans d'autres ports, des cargaisons de toute espèce, destinées à l'usage de la flotte turque, servent au transport de troupes, de vivres, et de toute sorte de munitions de guerre, ce qui viole le principe de neutralité que leurs augustes souverains ont résolu d'observer dans notre sainte lutte, on publie ce qui suit:

1^o. Les navires désignés ci-dessus, ainsi que leurs capitaines, quelque puisse être leur pavillon, ne seront plus considérés comme appartenant à une nation neutre, mais comme ennemis, et pourront être traités comme tels par tous les capitaines grecs, et brûlés ou coulés à fond.
2^o. Cette publication sera communiquée à tous les amiraux d'Hydra, Spezzia et Ipsara, et insérée dans la gazette officielle du gouvernement. On enverra aussi des copies en langue française à tous les consuls, vice-consuls et agens de puissances européennes qui se trouvent dans l'Archipel.

Fait à Napoli de Romanie, le 27, mai. (8 juin.)

G. CONDURIOTTI, président.

Le premier effet de cette publication a été, que les bâtimens Francs nolisés par le pacha d'Egypte et qui se trouvaient déjà en route, ont quittés la pleine mer pour retourner à Alexandrie, et que les capitaines chrétiens qui avaient déjà fait des accords à Constantinople avec la Porte pour le même objet, ont déclaré qu'ils étaient hors d'état, dans de pareilles circonstances, de remplir leurs engagements.

Le capitain-pacha a levé sur Ipsara le glaive exterminateur de la vengeance. Cette entreprise qui fait honneur à sa hardiesse, relèvera, si elle réussit, le courage abattu des musulmans; mais elle ferait de la malheureuse Ipsara une seconde Scio. On annonce déjà à Constantinople que les femmes et les enfans doivent être traînés comme esclaves en Asie. Un capitaine autrichien, qui a quitté récemment les parages de Mytilène, et qui est arrivé récemment à Constantinople, fait une peinture effrayante des préparatifs des Turcs pour attaquer Ipsara. Les insurgés de cette île sont préparés à tout; même les femmes et les enfans ont pris les armes.

L'*Ami des Lois*, qui paraît à Hydra, annonce dans son numéro du 21 juin, la reddition de Napoli au président Conduriotti, et l'enquête contre Colocotroni, pour lequel Odyssée a employé son intervention.

— Des lettres d'Odessa confirment la nouvelle des massacres exercés par les Turcs sur les habitans paisibles de Ténédos. Le journaliste d'Augsbourg fait à ce sujet les réflexions suivantes: « La porte reçoit elle-même par ces cruautés les coups les plus sensibles, et il est évident que le divan et les grands de l'empire ont été, sans s'en douter, les plus fidèles soutiens de la cause des Grecs. En effet ils rouvrent d'anciennes blessures, et préparent ainsi leur propre ruine. Car par ces horribles homicides, ils se privent, dans la supposition où ils obtiendraient encore leur ancienne domination, des bras qui soutenaient seuls l'existence de la Porte. Mais il paraît qu'on ne désire à Constantinople que les têtes et les oreilles des sujets qu'on voudrait ramener à l'obéissance afin de juger par le nombre de ces infamies le mérite des chefs et des soldats turcs, toutefois loin d'obtenir les résultats qu'ils en espèrent, cette conduite inouïe des barbares ottomans ne fait qu'alimenter le courage des Grecs et rapprocher l'époque de la consolidation de leur indépendance. »

— Malgré une longue guerre, les différentes classes de la Colombie ont repris leurs anciens travaux et leurs habitudes; les relations entre les différentes provinces se sont ranimées, les voyageurs ne trouvant plus

d'obstacles sur les grandes routes, à partir des plaines arrosées par l'Orénoque et l'Apura, et depuis les rives de l'Atlantique et du Pacifique, jusqu'aux masses élevées des Andes. Les champs dévastés par le fer ennemi sont en pleine culture; de nouveaux ponts ont été bâtis, et toutes les villes commerçantes sont dans la plus grande activité: plusieurs collèges et séminaires ont été fondés pour l'instruction de la jeunesse; l'éducation du beau sexe, si négligée sous le gouvernement espagnol, a reçu une nouvelle direction; des écoles, d'après la méthode lancastérienne, se sont multipliées dans toute la république, et la liberté de la presse, inconnue sous l'ancien gouvernement, a donné naissance à plusieurs journaux à Bogota, à Caracas, à Quito, à Maracaibo, etc.

Nous terminerons cet examen sur la situation de Colombie par les deux réflexions suivantes:

1^o. Que l'expulsion complète des Espagnols a été le résultat des efforts simultanés de la nation.

2^o. Qu'un gouvernement régulièrement établi possède tous les droits à être reconnu tel, comme tout autre état en pareille circonstance.

— On assure à Madrid qu'il va paraître incessamment un décret ordonnant à tous les individus qui ont fait partie des loges maçonniques de remettre à l'autorité leurs papiers et diplômes, et qu'à cette condition ils seront amnistiés; mais ceux qui, dans le terme d'un mois, refuseraient de se soumettre à cet ordre, pourront sortir du royaume; ce terme écoulé, toutes les personnes soupçonnées d'avoir appartenu à la secte des francs-maçons, et chez lesquelles on trouverait quelques indices qui y auront rapport, seront pendues dans les vingt-quatre heures sans autre forme de procès.

— Le *Journal des Débats* donne aujourd'hui textuellement le discours prononcé par M. de Lastours, le 20, à la chambre des députés, en réponse à M. le directeur du bureau de commerce, qui soutenait l'utilité des entrepôts de grains étrangers, et en particulier de celui de Marseille. L'orateur rappelle qu'à l'occasion de la contribution foncière, il avait accusé notre législation sur les grains d'avoir causé une si forte baisse dans le prix de toutes nos denrées, que l'impôt foncier pouvait être évalué désormais au tiers du revenu territorial. Il soutient qu'une des principales causes de cette baisse sont les abus de l'entrepôt de Marseille, et il ne partage point du tout la sécurité de M. le rapporteur des douanes sur les dangers de la faculté accordée au commerce des grains étrangers.

Le blé d'Odessa, rendu à Marseille, ne coûte pas le tiers de ce que vaut le blé indigène: il y a donc 200 pour 100 à gagner en introduisant frauduleusement des blés étrangers dans la consommation. Quelle est, demande l'orateur, l'autorité dont la volonté sera assez forte, la surveillance assez active pour empêcher la contrebande au milieu d'une population toute intéressée à la favoriser?

Les blés d'Odessa sont généralement d'une qualité infiniment supérieure à celle de nos blés; ils doivent cet avantage à un degré de dessiccation qui fait que, sous le même volume, ils renferment beaucoup plus de farine que les blés français. Cette différence est dans la proportion de deux à trois.

Ainsi donc, par la seule substitution des blés indigènes aux blés étrangers, l'entrepositaire peut gagner 50 pour 100, et de plus, les droits d'entrée dont ceux-ci étaient frappés en 1821; il aura le même profit, s'il rend au blé étranger son volume primitif; et néanmoins, dans les deux cas, il ne pourra être repris par la douane, puisqu'il pourra présenter en magasin ou réexporter la même quantité apparente de grains qu'il aura pris en charge.

Les entrepôts de Lisbonne et de Gènes, rivaux de celui de Marseille, ruinent déjà la culture de la Toscane et du Piémont; la Belgique expie également la condescendance de son gouvernement pour les spéculateurs d'Amsterdam qui, là comme ailleurs, ne s'occupent que de leurs propres intérêts.

Le même sort nous attend si l'on ne se hâte de secourir l'agriculture française, et de rétablir le commerce intérieur de nos grains.

Que le gouvernement, au lieu de favoriser le commerce des blés d'Odessa, dont nous n'avons aucun besoin, hâte donc, de tout son pouvoir, la renaissance du commerce intérieur, dont nous ne pouvons nous passer; que toute introduction de grains soit sévèrement défendue, alors, au lieu d'un amas de blés étrangers, placé à l'extrémité du royaume, nous verrons s'y établir, sur tous les points de la France, d'innombrables magasins, dans lesquels iront se placer en réserve, et pour ainsi dire s'immobiliser tous ces grains superflus qui, en ce moment, flottent sur nos marchés, aussi dédaignés par le consommateur qu'embarrassants pour le producteur. C'est ainsi qu'en tout tems nous serons garantis, par le commerce intérieur, et de la trop grande vileté et de l'excessive élévation du prix des subsistances.

Que la ville de Marseille, placée dans un pays peu abondant en céréales, continue à jouir de l'avantage de sa position, qu'elle soit, comme par le passé, l'entrepôt des blés de la Bretagne, de la Bourgogne et du Languedoc, que, dans ses vastes magasins, les grains indigènes remplacent les blés de la Pologne et de la Crimée; alors tous les bénéfices de son commerce seront légitimes, sans qu'il soit porté la moindre atteinte aux travaux et à l'aisance de son intéressante population. Lorsque, par extraordinaire, l'entrée de nos troupes dans la Péninsule y a favorisé celle des grains entreposés à Mar-

seille, ce débouché momentané aurait tout aussi bien écoulé nos blés indigènes s'ils s'étaient trouvés en ce moment à la place des blés étrangers.

JUSTES DOULEURS D'UN ROMANTIQUE.

Chant lyrico-élégiaque en prose.

Règles, tyrans du génie, ne croyez pas fixer mes regards errans, ni comprimer mon généreux essor; portez vos fers sur des esprits serviles, le mien, émanation libre et élastique, comme l'air que rien ne peut contenir, ne reconnaît de loi que l'indépendance absolue, de bornes que l'univers et l'éternité.

Vastes champs de l'idéal, ce n'est que dans l'immensité de vos plaines fécondes, ou sur les flancs, inaccessibles au vulgaire, de vos montagnes de labeur, dont la cime escarpée se perd dans un disque grisâtre de nuages, ou voguant au sein de vos lacs sans bords, balotté par les tempêtes, sans crainte d'être jamais ramené vers les hommes, que l'inquiétude anarchique de mon âme trouve un aliment salutaire à ses douleurs sublimes.

Celles que je vais dire ne sont point faites pour l'âme aride des habitans de nos cités; vierges rustiques de la vallée d'Aost, prêtez-moi votre mémoire candide, et semblables à ces oiseaux à la taille svelte et gracieuse, dont le gosier esclavé répète les chants de la civilisation qu'ils ne comprennent pas, au lieu des airs sauvages et naïfs qu'ils eussent créés eux-mêmes, sur les palmiers fortunés de leur patrie, retenez, sans les comprendre, les sons amers que je vais proférer, redites-les aux vents légers qui vont se jouer autour de l'infortuné lépreux et qu'une infortune plus grande que la sienne, l'arrache un moment à la contemplation solitaire de ses souffrances:

Elles sont toutes physiques les siennes! il ignore les angoisses morales de la douleur du cœur et les tourmens vagues du génie outragé!! Insensé! sa plus grande peine est l'absence des humains, ah! combien il a lieu de s'en consoler, son approche ne pouvait que leur être fatale;

Qu'il gémissé celui, qui, aimant trop les hommes pour les fuir, essaie en vain d'ouvrir une main bienfaisante remplie de vérités utiles, qu'on repousse avec l'obstination de l'enfant malade, qui trompé une première fois par la potion amère d'un charlatan fourré, éloigne jusqu'à la main d'une bonne qui lui offre les plus doux et les plus salutaires sirops.

Qu'il gémissé celui, qui, après avoir interrogé les sombres abîmes de l'éternité, ranimé les cendres froides des généraux martyrs de la foi, visité la terre qui vit mourir l'immortalité et renaitre la mort, rapporté! au péril de ses jours, à travers de brûlans déserts, quelques grains du sable, quelques gouttes de l'eau qui devaient former le ciment fondamental de la reconstruction du temple; après avoir consenti à se laisser lier au carcan des grandeurs européennes, tandis que le sauvagement de l'Orénoque l'appelait aux délices sans bornes de l'ignorance, aux voluptés indicibles de la solitude et l'attendait pour lui prodiguer les mystérieux respects réservés au vieux de la montagne;

A vu les stupides humains ne lui prodiguer que l'or et les ridicules, alors qu'il recherchait leur admiration; refusé de prêter une oreille attentive à ses accents prophétiques, et continuer à se livrer dans leurs écrits légers, à l'ivresse indiscrète d'une folle gaité payenne, quand il leur enseignait les sombres grâces et les charmes mélancoliques d'un style à la fois antique et régénérateur;

Et ceux-là mêmes qui avaient abrité l'étroite régularité de leurs conceptions gouvernementales, sous les vastes ailes de son génie protecteur, abaissé volontairement jusqu'à régir un état, rompre eux-mêmes, avec les ciseaux d'anégoïsme jaloux, les rênes que samain puissante consentait à diriger pour le bonheur des humains:

Que celui-là pleure, qui a éprouvé tant de disgrâces, les pointes de ses douleurs sont légitimes, ses larmes sont généreuses, c'est le malheur du genre humain aveugle qui a brisé l'enthousiasme de son cœur, c'est le cri plaintif de l'univers qu'il voulait consoler, qui retentit au fond de ses entrailles émuës!!! — !!!

ÉTAT CIVIL DE LIÈGE. — Du 27 juillet.

Naissances: 1 garçon, 2 filles.

Décès: 1 garçon 1 femme; savoir:

Marie-Élisabeth Swennen, âgée de 62 ans, sans prof., rue Sœurs-de-Hasques, n. 168, épouse d'Urbain-François Thomas.

Le prix de l'abonnement est de 10 francs par trimestre pour Liège, et de 11-50 francs, pour les autres villes du Royaume.

Les bureaux du journal sont rue Souverain-Pont, n. 300,

et chez les dames Mahoux et De Sartorius, maison joignant.

On s'abonne à Bruxelles chez Berthot, libraire, Marché au Bois, et chez tous les directeurs des postes.

Les annonces sont insérées à deux sous par lignes.